

Ghyslain Wattrelos, sur les chemins du deuil

Photo Stéphane Remael



Ghyslain Wattrelos a perdu sa femme et deux de ses trois enfants dans le crash inexplicable de Malaysia Airlines, en 2014. Il raconte sa reconstruction et sa quête de vérité.

Ghyslain Wattrelos n'est pas du genre à y aller par quatre chemins. « *C'est comme la question la plus angoissante, celle à laquelle je ne sais jamais répondre,* lance-t-il, quelques minutes après le début de l'entretien. *Combien vous avez d'enfants ?* »

Réponse : trois, dont deux sont morts, avec sa femme, dans le crash du tristement célèbre vol MH 370 de Malaysia Airlines, le 8 mars 2014. « *Bah oui, j'en ai trois,* reprend-il. *Mais alors on me demande :*

– *Et qu'est-ce qu'ils font ?*

– *Et bah y en a deux qui ne sont plus là.*

Et là, vous cassez l'ambiance. » Alors il hésite à répondre « un »... sans s'y résoudre.

Ghyslain Wattrelos est du genre qui en impose, grand, costaud, présent. Il se raconte d'une voix grave et chaude, avec l'aisance tranquille de ceux qui ont réussi. Son discours est rodé, son combat, pour la vérité sur l'un des plus grands mystères de l'aviation, connu. Il le décline dans les médias depuis bientôt cinq ans : « *Cet avion a été abattu, quelqu'un quelque part sait ce qu'il s'est passé et il doit parler.* »

Avec toujours la même conviction, il parle en phrases efficaces et concentrées, répétant les mêmes termes ●●●

coups de cœur

La Sagrada Familia, à Barcelone

« C'est le génie d'un homme qui est passé de génération en génération, un projet inconcevable où le temps, voire l'argent, ne sont plus une contrainte. Seule la passion et la volonté comptent. On ressent une émotion unique quand on y entre. »

La Birmanie

« J'ai beaucoup voyagé mais je n'ai jamais éprouvé cette sensation paisible que j'ai eue quand je m'y suis

rendu, il y a quelques années. Là-bas, tout le monde est pauvre, mais tout le monde sourit, malgré un pouvoir autoritaire. Il n'y a pas ce choc entre les riches et les pauvres, ces gros 4 x 4 noirs qui traversent à grosse vitesse des endroits où vivent des gens sans beaucoup de biens, comme on le voit souvent ailleurs. »

Victor Hugo et George Orwell

« Leurs livres m'ont toujours accompagné. Depuis tout petit, je suis fasciné par les "visionnaires" qui anticipent notre futur. Comment George Orwell a-t-il fait pour décrire si bien, il y a soixante-dix ans, ce que nous vivons aujourd'hui, dans 1984 ? »



Pêcheurs inthas sur le lac Inle, en Birmanie. Woottigon/stock.adobe.com

d'interview en interview. Mais il ouvre aussi sans hésitation sa maison, lieu intime et mémoriel, peuplé des meubles et des photos d'avant, celles de ses « chers disparus ». Il laisse aussi peser des silences pensifs qui se terminent parfois par une confidence. Ses phrases, en mots pesés, commencent alors par « pour tout vous dire ».

« Pour tout vous dire, j'ai fait une crise cet été, j'ai craqué, je suis devenu violent, j'étais très énervé. Ça m'a fait peur. » On venait de lui demander comment il allait, presque cinq ans après la perte des siens. Il avait commencé par dire : « Je vais très bien »... avant de préciser que le mieux était en fait assez récent. « J'ai fait cette crise cet été, on m'a conseillé quelqu'un et ce mec m'a délivré, reprend-il. C'est lui qui m'a dit : "T'as pas accepté", "commence à te dire que tu sauras jamais". C'est lui qui m'a dit :

– Tu vas faire une plaque et tu vas mettre "décédés" dessus.

– Non, je vais mettre "disparus".

– Non, tu vas mettre : "décédés".

Et je l'ai fait. C'est à des choses comme ça que je vois que j'avance. »

Du jour du drame, l'ancien vice-président du groupe Lafarge, alors expa-

trié à Pékin avec sa famille, se souvient évidemment « très bien » (1). Comme d'un moment « à la fois totalement irréel et d'une autre vie : ai-je vraiment vécu ça ? C'était un autre moi. »

Il laisse passer un silence, puis reprend : « Il y a des phases dans la vie. Je pense que quelque part, j'ai ressuscité. » On relève le mot, puissant, il répond qu'il le prononce pour la première fois. Fils de « catholiques très pratiquants », Ghyslain Watrelos se tient lui-même le plus souvent à l'écart des églises, « sans oser dire pour autant (qu'il n'a) pas la foi ». Dans son trop grand malheur, il a écrit au pape et rencontré l'évêque de Versailles, plus inspiré et empathique que d'autres « curés » maladroits croisés dans la douleur. Quand il voyage, il fait toujours un détour par l'église du coin pour y allumer trois bougies. « Je ne peux pas vous dire pourquoi. »

Les morts sont des invisibles mais non des absents.
Victor Hugo

Ce jour-là, il descendait donc de l'avion en provenance de Paris et avait hâte de retrouver sa femme et deux de ses enfants, qui venaient de passer une semaine au Club Med en Malaisie. « J'avais des enfants charmants, une femme charmante, une carrière qui marchait bien, on voyageait, on avait de l'argent, des amis, de la famille, pas de grands malheurs, énumère-t-il. C'était une très belle vie, on était très heureux, peut-être qu'on était un peu insouciant, un peu égoïstes. Je ne m'occupais pas beaucoup des autres. »

À la descente de l'avion, un homme en uniforme est venu le trouver : « Monsieur, veuillez nous suivre, il est arrivé quelque chose. » Ghyslain Watrelos a senti peu à peu le drame se refermer sur lui. Sans savoir encore que le Boeing de Malaysia s'était volatilisé, effacé des radars. Sans savoir non plus que des mois de recherches infructueuses aboutiraient à la découverte fortuite de débris, plus d'un an après, signant le crash sans en dévoiler la cause. Sans savoir enfin que les théories les plus folles circulaient sur les dernières heures des siens et qu'il finirait par adhérer à certaines.

Durant des années, il a cherché lui-même la vérité, frappant à toutes les portes, criant à tous les vents de tous les pays. Avant, progressivement, de lâcher prise. « J'ai compris, désormais, que je ne pourrais pas trouver seul, admet-il. La vérité viendra à moi ou elle ne viendra pas. » De toute façon, il pense « à peu près savoir », même s'il n'a pas de « preuves formelles » : « Il y a quelque chose ou quelqu'un qui ne doit pas arriver à Pékin, les services secrets américains sont à bord pour le récupérer. Mais ça se passe mal et ils sont obligés d'abattre l'avion. » Silence. « Je sais ce que les gens pensent, je me fais insulter sur Internet. Les gens disent : "Le pauvre, il ne sait plus ce qu'il dit." Mais moi je n'ai pas l'impression d'avoir perdu la tête. »

Il poursuit sur sa deuxième hypothèse, celle d'un détournement par des terroristes, qui aurait forcé une puissance mondiale à abattre l'avion. Celle-là cependant lui plaît moins : « Le truc qui pourrait me perturber beaucoup, c'est : "Ont-ils souffert et ont-ils souffert longtemps ?" Un détournement durant des heures... Quelle horreur. »

Ces pensées lui ont donné des cauchemars, au début, avant qu'ils ne s'estompent. « J'ai avancé, oui. On s'impressionne soi-même, à quel point on est résistant. Mon fils aussi, il est incroyable. » C'est pour lui que Ghys-

lain Watrelos a « tenu » et choisi de reprendre le travail une semaine seulement après le drame. « J'ai essayé d'avoir une vie assez naturelle, je devais lui montrer que la vie pouvait être belle, il avait 20 ans, se remémore le père. Puis j'ai connu des moments de joie, qui étaient difficiles au début. Mais petit à petit, on y arrive. » C'est à son fils aussi qu'il a confié, bien plus tard, qu'il avait « une amie ».

Aujourd'hui, le quinquagénaire cherche du travail... depuis un an. Il a quitté Lafarge en 2016, à l'occasion d'un plan de départs, puis suivi une formation à l'Institut des hautes études de défense nationale. « J'avais besoin de faire une pause, la pause est faite, maintenant, je veux travailler », insiste-t-il. Mais il ne trouve pas, malgré « plusieurs dizaines d'entretiens dans les plus belles boîtes », dont beaucoup « en finale ». Entre amertume et désarroi, il pense avoir « un plafond de verre » sur son CV, dont il ne sait quelle part est due à son âge et quelle part à son drame. Au début, il en parlait en entretien, pour rassurer le potentiel employeur. Plus maintenant.

« J'ai essayé d'avoir une vie assez naturelle. J'ai connu des moments de joie, qui étaient difficiles au début. Mais petit à petit, on y arrive. »

À quoi ressemblent alors ses journées ? « Oh bah elles sont un peu longues ! », répond-il, sincère et souriant. Il a cessé d'ouvrir ses mails au réveil, guettant en vain une nouvelle source ou un témoignage. Il dit qu'il n'est plus triste, le plus souvent, quand il pense aux siens : « J'ai plutôt un sourire. C'est ça, faire son deuil. » Il pense avoir accepté qu'ils ne soient plus là, mais pas tout à fait de ne pas savoir pourquoi : « Je ne cherche pas la vengeance, je ne la cherche plus, plus du tout, assure-t-il. C'est juste savoir pourquoi quelqu'un a décidé, à un moment donné, de me les enlever. » Quelques jours avant notre rencontre, il a donné les vêtements de sa femme : « Mes enfants, je m'y étais résolu plus vite, pensant sûrement inconsciemment que s'ils revenaient, ils auraient changé de taille », confie le père, touchant, en raccompagnant le visiteur à la porte. Sans y aller par quatre chemins.

Flore Thomasset

(1) Il le raconte aussi dans un livre, Vol MH 370. Une vie détournée, écrit avec Gaëlle Legenne (Flammarion, 2018).

bio express

26 juin 1964. Naissance à Valenciennes (Nord). Jeunesse passée à déménager tous les quatre ans (Valenciennes, Paris, Alger, Dieppe, Paris).

1982-1987. Classe préparatoire à Rouen puis intégration de l'École des mines de Saint-Étienne, dont une année aux États-Unis. Service militaire à Wallis-et-Futuna (1988-1989).

10 mai 1990. Mariage avec Laurence.

1990. Premier emploi comme tradeur à la banque JP Morgan, puis chez Otis en France (chantiers/ventes/qualité et achats), où, durant onze ans, il a « tout appris ».

27 novembre 1993. Naissance d'Alexandre.

12 février 1997. Naissance d'Hadrien.

28 novembre 2000. Naissance d'Ambre.

2001. Entrée chez Lafarge, comme directeur des achats puis directeur général Pologne-Ukraine et directeur général Chine.

2017. Formation à l'IHEDN.